

BARICCO Alessandro, *Oceano mare* (Rizzoli 1993, Feltrinelli 2016, 200 p.), trad. Françoise Brun chez Gallimard, 2002 : *Océan mer*



Ce livre est de prime abord un énorme et passionnant exercice de style. Y alternent courts paragraphes, phrases proustiennes, dialogues, vers libres, comédie et tragédie.

Mais c'est aussi une anthologie lyrique dédiée à l'océan, source de rêverie, de création artistique, de thérapie, d'étude scientifique, de drames aussi.

Devant notre océan, sur la falaise, se tient une petite pension isolée, la locanda Almayr, où l'un après l'autre viennent s'échouer sept cas désespérés ou en pleine quête.

Peut-on peindre la mer (à l'eau de mer, ce qui laisse peu de traces sur la toile)...et où commence-t-elle ? (le peintre s'appelle Michel Plasson ! Baricco pensait-il au chef d'orchestre de Toulouse ????) L'océan guérit-il les adultères, les anémiques, les désirs de vengeance ? Peut-on comme Bartleboom (hommage obscur au Bartleby de Melville ??) en définir la finitude ?

L'œuvre est une presque tragédie en trois actes

Le premier, *Locanda Almayr*, est assez onirique, il évoque le conte de fées et les récits loufoques, avec les personnages dominants de l'évanescence Elisewin, frêle adolescente qui respire à peine au fond d'un château, et vient retrouver espoir de vie à la mer, ou d'Ismaël Adelante Ismaël prof. Bartleboom (son nom complet) qui passe son temps à écrire des lettres passionnées...à la femme qu'il aimera un jour (il n'aura plus qu'à lui coller le paquet entre les mains !).

Quatre lutins en D, Dira, Dood, Dol et Ditz, tout droit sortis de la Flûte enchantée, ponctuent les événements. D'où vient leur savoir télépathique et prévisionnel ?? Comme celui du mystérieux-marin-Adams ?

On est encore dans la légèreté papillonnante d'un récit fantasque où le temps ne compte plus...

Le deuxième acte, *Il Ventre del Mare*, (11 pages seulement, mais quelles...) verse en pleine tragédie, l'âme du roman c'est le récit d'un naufrage qui ressemble comme deux gouttes d'eau de mer à celui de la Méduse ; sur un radeau abandonné par le capitaine Chaumareys (le vrai nom de cet alcoolique incompetent) s'entassent 147 personnes, (le nombre exact de la Méduse) dont la plupart mourront de faim, de soif ou d'épuisement, s'entretenant parfois, voire se mangeant pour survivre un moment. « Paura, stanchezza e disgusto ». Magnifiquement écrit sous forme d'une espèce de journal de bord par le médecin, Savigny (l'un des deux biographes du naufrage de la Méduse) et un marin inconnu. Quelques hommes survivent sur le radeau. L'un d'eux veut tuer Savigny....

A moi, Géricault !

Au dernier acte, *I Canti del ritorno*, on solde les sept histoires une par une, non sans parfois des recoupements entre les destins de l'un ou l'autre. Ce n'est pas le lieu de dévoiler quoi que ce soit ! Mais pour tous la boucle sera bouclée.

Un récit surprenant, surréaliste ou trop réaliste, hommage à l'océan polymorphe, dans lequel on se noie (avec bonheur, c'est un comble) ! !

Claudine LAURENT
Décembre 2016